CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES SCROPHULES;

N° 246.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1831, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR AUGUSTE-CATHERINE LAPEYRIE, de Toulouse,

Département de la Haute-Garonne;

Bachelier ès-lettres et ès-sciences; Membre résident de la Société d'émulation médicale de Toulouse.

Circa morbos fluidorum evolvendos, attendendum erit ad horum quantitatem, motum, vel progressivum, vel intestinum, et tandem ad mixtionem.

ADAMUS NIETZKI, *Elementa pathol.*, lib. 1, sect. 2. § 163.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n°. 13.

1831.

FACULTE DE MEDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. ORFILA, Doyen.	Messieurs.
Anatomie	CRUVEILHIER.
Physiologie	BÉRARD.
Chimie médicale	ORFILA.
Physique médicale	PELLETAN.
Histoire naturelle médicale	RICHARD.
Pharmacie	DEYEUX.
Hygiène	DES GENETTES, *Examinateur.*
Pathologie chirurgicale	MARJOLIN. / CLOQUET.
Pathologie médicale	DUMÉRIL, *Examinateur.* / ANDRAL, *Président.*
Pathologie et thérapeutique générales	BROUSSAIS.
Opérations et appareils	RICHERAND, *Suppléant.*
Thérapeutique et matière médicale	ALIBERT.
Médecine légale	ADELON.
Accouchemens, maladies des femmes en couches et des enfans nouveau-nés	MOREAU.
Clinique médicale	LEROUX. / FOUQUIER, *Examinateur.* / ..... / CHOMEL.
Clinique chirurgicale	BOYER. / DUBOIS. / DUPUYTREN. / ROUX.
Clinique d'accouchemens	.....

Professeurs honoraires.

MM. DE JUSSIEU, LALLEMENT.

Agrégés en exercice.

Messieurs	Messieurs
Baudelocque.	Dubois.
Bayle.	Gerdy.
Blandin.	Gibert. *Suppléant.*
Bouillaud.	Hatin.
Bouvier, *Examinateur.*	Lisfranc.
Briquet, *Examinateur.*	Martin Solon.
Brongniart.	Piorry.
Cottereau.	Rochoux.
Dance.	Sandras.
Devergie.	Trousseau.
Dubled.	Velpeau.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui seront présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, qu'elle n'entend leur donner ni approbation, ni improbation.

AU MEILLEUR DES PÈRES.

A LA PLUS ESTIMABLE

DES MÈRES.

Quelle plume pourrait exprimer ce que mon cœur éprouve en vous consacrant ce premier fruit de mes travaux! Daignez toujours, chers parens, l'accepter comme un faible tribut de ma reconnaissance et de mon attachement éternel.

A MES FRÈRES, SOEUR ET BELLES-SOEURS.

Ne me sachez pas mauvais gré de ne vous donner que la seconde place dans ce souvenir : les sentimens d'estime et d'amitié sont les mêmes pour vous tous.

A.-C. LAPEYRIE.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES

SUR

LES SCROPHULES.

Chaque science a eu son berceau ; on peut remonter à son origine par les degrés successifs des lumières que les puissans génies ont fait éclore, et qui, se prêtant mutuellement un appui, forment cette chaîne merveilleuse, dont le point de départ, fixé dans les ténèbres, parviendra il est difficile de dire jusqu'à quelles limites. Qu'était en effet la médecine à son origine? Un instinct purement simple, qui, sans doute, aurait presque suffi, si l'homme eût pu rester à l'état de nature ; mais un sort qui semble attaché à la conservation de son être, en multipliant ses habitudes, a nécessairement agrandi la sphère de ses besoins. De là tant de maux qui, pendant des siècles, ont fait le sujet des méditations et ont captivé l'attention la plus sérieuse des praticiens justement célèbres : heureux encore si, dans leurs profondes recherches, ils eussent pu vaincre certains obstacles ; on ne peut pas dire tous, car la nature, pour conserver ses droits de supériorité, semble vouloir se réserver des secrets, écueil de l'esprit humain ! Ce n'est pas à dire pour cela que celui qui, par un jugement mûrement réfléchi, se livre à la recherche de tous ces mystères, rencontre partout des difficultés insurmontables, et voit perdu le fruit

de ses travaux et de ses veilles. Je n'en donnerai pour preuve que la syphilis, certaines affections cutanées, réputées autrefois incurables; enfin les scrophules, qui vont faire le sujet de cet exposé. Mon but sera rempli s'il est digne de captiver un moment votre attention.

Le système lymphatique, généralement répandu dans la plus grande partie des animaux vertébrés, est sujet à certaines altérations, à des changemens morbifiques, surtout chez les individus où ce genre de vaisseaux prédomine. Les lymphatiques se montrent sous forme de lignes bosselées, à la manière d'un chapelet, d'une transparence remarquable, composés de trois tuniques, doués de sensibilité et de contractilité bien évidente. Ces canaux sont d'une ténuité telle, que souvent ils échappent à l'œil nu; leur nombre est considérable, surtout au voisinage des vaisseaux sanguins, qui en sont presque entourés. Après un trajet plus ou moins long, ils se réunissent pour constituer des corps de forme ovoïde, un peu aplatis, de couleur rouge ou grisâtre, que l'on appelle *glandes*. La manière dont se comportent ces vaisseaux pour former ces dernières a été différemment envisagée par les anatomistes. Les uns (1) veulent que ces glandes soient composées de cellules, où vont aboutir des vaisseaux qu'ils appellent *afférens*, et d'où partent ceux qu'ils nomment *efférens*. D'autres (2) ont prouvé que ce n'était qu'un peloton de vaisseaux sanguins et lymphatiques, roulés les uns sur les autres. Les raisons et les preuves que donnent les premiers sont d'un poids bien inférieur à celles des seconds. Je ne pourrais entrer dans de plus longs détails sans sortir des limites que je me suis imposées dans ce court opuscule. Doit-on classer parmi les glandes lymphatiques, le thymus, la thyroïde, les capsules surrénales, la rate? C'est une question de laquelle on s'est beaucoup occupé, et qui est encore bien loin d'être démontrée. Les glandes lymphatiques se trouvent disséminées dans presque toutes les parties de notre corps; mais elles sont réunies en plus grand

(1) *Hunter*, *Cruikshank*, *Bichat*, etc.

(2) *Albinus*, *Monro*, *Lauth*, *Chaussier*, *Béclard*, etc.

nombre et sous un plus gros volume dans certaines régions, telles que le cou, les aisselles, le sein, les aines, le pli du genou, les cavités thoracique, abdominale, pelvienne, etc. Tous ces vaisseaux et ces glandes servent de conducteurs à cette humeur désignée sous le nom de *lymphe*.

On ne sait pas encore si ce fluide circulant subit un changement dans ces canaux ou dans ces glandes; l'analyse chimique n'a pu démontrer grand'chose jusqu'à ce jour. « Ce qui paraît sûr, dit un de « nos professeurs, c'est que la lymphe est plus concrescible en sortant « des ganglions qu'en y entrant; c'est que ces organes prédominent « dans l'âge où la nutrition est le plus active, et ont une grande in- « fluence sur cette fonction, ainsi que le prouvent les maladies qui « y ont leur siége. » Puisque les glandes ne sont que la continuité des lymphatiques mille et mille fois repliés sur eux-mêmes, il ne répugne pas de croire que le liquide soit modifié dans les uns et dans les autres, mais que la différence que l'on y trouve après la sortie des ganglions dépend de son plus long séjour dans ces derniers. Pour que ces vaisseaux et ces glandes puissent remplir leurs fonctions physiologiques, il faut qu'ils jouissent de toutes leurs propriétés vitales, qu'ils puissent influencer, stimuler, animer le fluide qu'ils contiennent; car une fois privé de leur puissance, un état maladif doit nécessairement en être le résultat, ainsi que le démontre l'affection scrophuleuse, qui fait le sujet de cet entretien.

Les scrophules, ou maladie du système lymphatique, ne sont pas une affection nouvellement connue. Les premiers qui se sont occupés de l'art de guérir ne l'ont pas ignorée. *Hippocrate*, dans son traité *de Glandulis*, dit : *Struma est caro sicca quæ facilè non solvitur.* Il fait plus dans ce peu de mots que de la nommer, il décrit un de ses principaux caractères, sa difficile curabilité. *Celse* la désigne en ces termes : *Struma est tumor in quo subter concretæ quædam ex pure et sanguine quasi glandulæ oriuntur. Ambroise Paré* dit : « Les écrouelles sont des tumeurs « œdémateuses, faictes aux parties glanduleuses, comme aux mamelles, « aux aisnes, aux aiscelles, le plus souvent à celles du col, faictes et

« engendrées de pituite gypsée, grasse et visqueuse, qui, lorsqu'il s'y « mesle de l'humeur mélancholic, s'échauffent et deviennent malignes. » MM. *Serres*, *Magendie*, *Duméril*, en font ainsi la description (1). Les tumeurs que l'on a désignées souvent sous le nom d'*humeurs froides*, d'*écrouelles*, sont des maladies lentes, répugnantes, souvent héréditaires, qui font le désespoir des familles, parce qu'on n'en guérit pas souvent.

Il n'est presque point d'auteurs qui ne se soient occupés de ce genre d'altération ; et chacun voulant se rendre raison de sa nature pour expliquer ses effets, sa marche, et le genre de traitement qui leur convient, a émis diverses hypothèses. L'opinion des anciens à ce sujet est décrite en des termes si vagues, qu'on peut les interpréter de plusieurs manières ; ou bien on ne sait quel sens donner à leurs expressions ; ainsi, par exemple, la fermentation, l'épaississement des humeurs d'*Hippocrate*, la pituite grasse gypsée, l'humeur mélancholic d'*Ambroise Paré*, le vice des humeurs de *Galien*, etc. Les nouveaux ne sont pas encore tous d'accord : leurs idées, exprimées un peu plus clairement, se divisent en deux classes principales ; les uns reconnaissent l'altération des solides, les autres celle des liquides. Le célèbre médecin philosophe (2) a répété avec plus d'extension l'idée d'*Hippocrate* en disant : « L'on doit reconnaître que chaque « humeur est formée par une fermentation spécifique vitale, par un « mouvement intestin, qui non-seulement divise et recompose les « parties constitutives, comme, par exemple, celles des alimens pour « faire du chyle, celles du chyle pour faire du sang, etc. ; que si les humeurs ne sont pas en rapport avec la période du principe vital qui « leur convient, les parties hétérogènes se séparent, vont s'unir avec « leurs analogues, et la masse n'étant plus vivifiée convenablement, « subit des fontes, des concrétions et diverses dégénérescences particu-

---

(1) Dict. des sc. méd.

(2) *Barthez*, de la Sc. de l'homme.

« lières. » Plus loin il ajoute : « Lorsque les périodes de fermentation spé-
« cifique vitale du sang et des humeurs ont moins de durée que dans
« l'état naturel, leur dégénération se joint dans le corps même à
« cette fermentation vitale affaiblie, et produit les diverses affections
« putrides, scorbutiques, etc. » *Hugon* veut que les scrophules soient le produit du tempérament lymphatique, qu'elles dépendent de la faiblesse, du défaut de tonicité du tissu des organes nutritifs. C'est, dit *Sœmering*, la laxité, un état de spasme des vaisseaux lymphatiques trop dilatés qui cause la stase et l'altération de cette humeur. D'après *Hufeland*, leur développement est dû à un degré d'atonie, de débilité du système lymphatique, qui fait prendre aux humeurs qui y circulent un caractère d'acrimonie. Les professeurs *Pinel*, *Roux*, *Richerand*, *Andral*, l'attribuent à l'atonie du système général. Voici comment s'exprime ce dernier dans ses leçons orales : « Cette affection est
« l'altération du système des ganglions qui irradie plus ou moins
« sur tout le reste de l'économie; c'est le produit de la difficulté
« qu'éprouvent les humeurs pour passer à travers les vaisseaux
« blancs; la caloricité est moindre, la formation du sang plus diffi-
« cile et plus imparfaite. Ce décroissement de l'hématose rend les
« scrophuleux faibles, et les rapproche des animaux à sang froid et
« blanc; la vitalité est inégalement distribuée aux organes. » Elles sont, suivant *Cullen*, le produit d'une constitution particulière de la lymphe. *Bordeu*, *Lalouette*, *Pujol*, croient qu'elles résultent d'un virus particulier, qui, par sa présence, coagule la lymphe. *Baumes* admet, de plus que ces derniers, une prédominance d'acide phosphorique. *Pinel*, jetant le doute philosophique, demande si réellement on doit admettre la surabondance de cet acide comme cause de leur développement; il se met, du reste, ainsi que je l'ai marqué quelques lignes plus haut, au nombre de ceux qui reconnaissent l'atonie des vaisseaux blancs et des ganglions lymphatiques; selon lui, l'exagération du système lymphatique est une puissante cause prédisposante. MM. *Thompson*, *Guersent*, assurent que ce tempérament n'est pas le seul affecté; l'un et l'autre rapportent des exemples d'enfans

bruns, à cheveux noirs, et qui pourtant étaient évidemment scrophuleux. Je connais trois sujets de cette nature, à la vérité sur un très-grand nombre que j'ai été à même d'observer. Le chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu pense qu'elles tiennent à un état inflammatoire qui leur est propre. Le professeur de pathologie interne de la Faculté a avancé qu'on ne pourrait pas affirmer positivement que ce n'est pas une surexcitation ni une faiblesse; c'est toujours, du moins, a-t-il dit, une modification profonde des tissus. M. *Roux*, dans ses leçons orales, avoue qu'il peut être possible que les scrophules débutent par un état inflammatoire; mais il ajoute que cela ne prouve pas qu'il y ait exaltation dans le système lymphatique. *Girtanner* les fait dépendre de l'irritation du même système. MM. *Roche*, *Samson*, *Begin*, *Broussais*, prétendent que c'est une subinflammation. Il est dit dans le Traité des phlegmasies chroniques que « toute exaltation locale « des mouvemens organiques assez considérable pour troubler l'har- « monie des fonctions, et pour désorganiser le tissu où elle est « fixée, doit être regardée comme une inflammation. » Plus loin : « La « forme phlegmoneuse dans les faisceaux capillaires blancs est pos- « sible, surtout dans les glandes conglobées, mais rare. Le plus sou- « vent la tumeur seule est constante; la rougeur manque; la dou- « leur a lieu quelquefois; la chaleur n'existe point. » Il avance ailleurs que chaque tissu a un mode particulier d'irritation : « Si l'on « irrite, dit-il, dans un lieu épais et sanguin, on obtient une phleg- « masie; si l'on agit sur un tissu blanc et serré, on ne provoque « qu'un engorgement; si l'on stimule le tissu nerveux, on excite des « douleurs atroces sans gonflement, presque sans phlogose. » Il ne rejette pas pourtant la débilité, lorsqu'il prévient que « le sphacèle, « le squirrhe, les tumeurs, les ulcères écrouelleux, etc., n'exigent « jamais autre chose que des toniques, du bon vin, des alimens « succulens; et c'est par les heureux effets qu'il en obtiendra que le « médecin achèvera de se convaincre que toutes ces affections sont le « produit unique de la débilité de l'organisme vivant. »

Un article du Dictionnaire des sciences médicales porte que « le

« surcroît d'énergie vitale constitue l'irritation ou l'exaltation de la « vie au-delà du rhythme normal. La prédominance d'action et le « developpement du système lymphatique sur les autres systèmes de « l'économie constitue une véritable irritation; les scrophules ne « sont donc pas, comme on l'a cru si long-temps, la conséquence de « la débilité du système lymphatique; les entérites, accompagnées « d'indurations blanches dans le mésentère, expliquent parfaitement « les idées à ce sujet. » Si nous considérons l'origine et la marche de cette maladie après avoir posé cet axiome, qu'il n'est point d'effet sans cause, nous devons nécessairement chercher celle qui a produit cette prétendue phlogose; mais où la trouver? Quand existe-t-il, ce stimulus, dans ce cas? D'après les principes des auteurs, dont le nom seul fait autorité, j'avoue que je ne puis comprendre une inflammation qui marche avec tous les caractères négatifs qui doivent la faire rejeter. D'où vient que les antiphlogistiques sont plutôt nuisibles qu'utiles? Pourquoi en obtient-on la guérison par les toniques, les excitans, les stimulans, les irritans même? L'opinion de presque tous les pathologistes semble s'accorder sur le caractère spécifique de cet état maladif, l'atonie, l'adynamie de tout l'appareil, la faiblesse des individus affectés, dont la bouffissure et la flaccidité des parties molles est ordinairement le produit; je dis ordinairement, parce que de temps en temps on trouve des sujets maigres dont les membres semblent atrophiés; mais encore ici la mollesse des tissus en est le cachet toujours constant. Et pourquoi n'admettrait-on pas que cet état de faiblesse, d'atonie des vaisseaux blancs, existant d'abord, la lymphe qui doit y être modifiée et y subir un mouvement d'impulsion circulatoire, privée de ces deux influences, est forcée de stagner dans ces conduits, lesquels ayant perdu leur force vitale, leur propriété physiologique, n'agissent que très-peu ou presque pas sur elle? alors celle-ci se décompose, et se change en une matière particulière, dont les caractères propres ne permettent pas de la confondre avec toute autre. Quoi qu'il en soit, tout système, tout raisonnement sur cet objet n'est fondé que sur des principes hypothétiques.

Qu'elle soit maintenant l'effet d'une irritation première, d'une sub-inflammation; qu'elle dépende d'un vice âcre ou de toute autre nature; qu'elle tienne à la débilité des vaisseaux, il n'en est pas moins certain que c'est une altération particulière qu'il faut chercher à combattre par une méthode appropriée.

Il se présente deux questions d'une importance majeure que je ne dois point passer sous silence. Les scrophules sont-elles héréditaires? sont-elles contagieuses? Ceux qui se sont occupés de cet état maladif ne s'accordent pas sur ces deux points : « 1°. Les scrophules, dit un « auteur d'hygiène (1), sont héréditaires ; il faut faire subir un traite- « ment à l'enfant qui vient de parens scrophuleux ; on doit lui faire « suivre un régime propre à prévenir le vice, lors même que rien ne « paraîtrait en lui.» *Baumes* a dit (2) : Cette maladie est souvent héréditaire. Souvent le vice existant chez les parens, les enfans l'apportent héréditairement (3). Le pour et le contre a été contesté par beaucoup d'écrivains.

Qu'il me soit ici permis de citer ce que l'observation m'a appris : Je connais une famille dont le père est parfaitement sain, la mère évidemment scrophuleuse, mais très-bien portante depuis l'âge de dix-huit ans. De ce mariage sont provenus quatre enfans, qui tous jouissent de la santé la plus parfaite; rien de scrophuleux n'a paru chez eux, jamais aucun d'eux n'a été malade; le plus jeune a dix-sept ans. Une seconde famille, dont le père et la mère n'ont aucunement été affectés de ce vice, et qui compte trois enfans, dont l'un est en proie à presque toute la rigueur du mal, le second a quelques glandes sous-maxillaires un peu engorgées, et est très-sujet à de fréquentes ophthalmies qui ne reconnaissent pas d'autre cause ; le troisième jouit d'une brillante santé. Une autre, dont les chefs et les enfans n'ont jamais rien eu. Sur quatre familles, issues de cette origine, trois ont

---

(1) *Rostand.*

(2) Traité des scrophules.

(3) *Andral*, Leçons orales.

donné le jour à des sujets chez lesquels les scrophules ne se sont manifestées en aucune façon. La quatrième, sur six enfans, en a cinq très-bien portans; un seul a été affecté d'une manière non incertaine. Sur les cinq intègres, un marié a eu des enfans scrophuleux et d'autres qui ne le sont pas. Je pourrais citer plusieurs exemples analogues; il me serait même facile de les revêtir d'authenticité. Que conclure de là? Faut-il donc dire que le vice, caché chez une génération, peut se montrer apparent chez la suivante? Je ne puis guère m'accommoder d'un tel raisonnement. Ce n'est pas que je me refuse à penser que l'enfant scrophuleux, issu d'un père et d'une mère scrophuleux, ne tienne par origine, non pas positivement le vice, mais une prédisposition. J'admets aussi que les parens, faibles, fatigués par quelque maladie longue ou mal guérie, comme serait par exemple un épuisement, une syphilis, etc., peuvent avoir plus fréquemment des enfans scrophuleux; tout de même que ceux provenus d'une mère avancée en âge ou leucorrhéique y sont plus sujets. Il est encore constant qu'il y a plus de ces malades chez les gens pauvres que chez les riches. Qu'y a-t-il d'étonnant? N'est-il pas naturel que des parens d'un tempérament faible donnent le jour à des enfans faibles aussi? Et quelle est la cause sous l'influence de laquelle ce genre d'altération se développe le plus souvent, on pourrait presque dire toujours, si ce n'est la faiblesse, la débilité? J'abandonne cette idée, qui me semble suffisamment prouvée, pour passer à la seconde question. Les scrophules sont-elles contagieuses?

Galien dit qu'il est dangereux d'habiter avec les sujets scrophuleux. Le docteur *Lalouette* se prononce aussi pour l'affirmative, parce qu'il a vu deux femmes qui s'étaient toujours bien portées, lesquelles, ayant couché avec deux enfans scrophuleux, contractèrent ce vice, qui les conduisit au tombeau. En Espagne on a soin de séparer des autres enfans et de tenir isolés les strumeux. On ne manque pas de brûler leurs habits. *Baumes* croit qu'il se fait une exhalation de miasmes d'un caractère particulier, que les lymphatiques peuvent absorber. *Bordeu*, *Pujol*, sont du même avis. L'opinion de ces différens auteurs a porté

plusieurs praticiens observateurs à faire des expériences pour se convaincre de cette propriété. Ainsi *Hébréard*, médecin à Bicêtre, frictionna, inocula même par des plaies le pus scrophuleux à des chiens, qu'il a gardés quelque temps, sans que rien se manifestât. Un médecin allemand, le docteur *Kortum*, a fait des épreuves sur l'espèce humaine : il a pris la matière excrétée d'un ulcère scrophuleux, en a frictionné le cou à deux enfans ; il l'a introduite même dans une petite plaie que l'un d'eux portait à la partie postérieure de la même région, sans qu'aucune action ait été produite. M. *Lepelletier* vaccina plusieurs enfans avec du virus variolique mêlé à du pus scrophuleux; la vaccine parcourut ses périodes sans donner aucune preuve de ce qu'il cherchait. Il a été plus loin, il s'est inoculé lui-même avec la lancette le pus de plusieurs scrophuleux; les piqûres qu'il s'est faites ont très-bien guéri ; point de scrophules chez lui. Non-seulement un, deux enfans ainsi affectés peuvent cohabiter avec d'autres enfans bien portans sans leur communiquer leur mal, mais encore on a observé qu'un grand nombre de pareils malades avaient vécu dans une même salle avec quelques enfans sains de ce côté, sans qu'aucun des seconds eût contracté l'affection des premiers. Ces réflexions appartiennent à M. *Pinel*, médecin à la Salpêtrière, à M. *Alibert*, médecin à Saint-Louis, et à d'autres observateurs. Ceci prouve bien en faveur de la non-contagion. Cependant, il ne serait pas prudent de donner un enfant qui se porte bien à une nourrice scrophuleuse, et *vice versâ ;* il y a pourtant moins de danger de communication dans ce dernier cas, parce que l'enfant reçoit plus de la nourrice que la nourrice ne reçoit de l'enfant. Y aurait-il des idées contradictoires contre de pareils faits?

Les causes du développement appartiennent, suivant l'expression d'un professeur, les unes au monde intérieur, les autres au monde extérieur. Les premières sont des conditions inhérentes à l'individu, telles que la prédominance du tempérament lymphatique, la faiblesse du sujet, etc. Il est quelques maladies chroniques de jeunes enfans qui se changent facilement en humeurs froides, quoiqu'aupa-

ravant rien n'ait paru démontrer chez eux la présence de cette maladie. Faut-il en pareil cas la supposer à l'état latent? Cette hypothèse favorise beaucoup l'opinion de ceux qui ont avancé que, dans l'économie animale, il y a un germe de toutes les maladies; et que si telle ou telle se déclare, c'est que les individus sont soumis à des causes qui ont déterminé son développement. Ces maladies primitives des enfans seraient-elles cette cause en pareille circonstance? Il est remarquable, et c'est un fait d'observation bien constaté, qu'une telle métamorphose ne s'observe presque pas chez l'adulte, qu'elle arrive plus souvent chez le sexe féminin que chez le masculin. Je crois que, jusqu'à un certain point, on pourrait s'en rendre raison, en admettant que, dans le jeune âge, surtout chez les filles, les forces altérées par une longue indisposition ne peuvent plus reprendre leur énergie vitale naturelle; toute l'économie tombe dans un état de faiblesse, d'adynamie, très-favorable à la formation des scrophules.

Les conditions extérieures sont très-nombreuses. Un air trop froid ou trop chaud, une atmosphère remplie d'humidité, malsaine, comme celle des grandes villes, d'une vallée profonde; une habitation où s'exhalent constamment des miasmes provenant de la décomposition des matières végétales et animales, où l'air est peu vif, étouffé, non renouvelé, et peu éclairée par les rayons solaires; la malpropreté des enfans, ce qui empêche chez eux les absorptions et les exhalations cutanées; leur défaut d'exercice trop peu ou trop long-temps continué, comme, par exemple, une réclusion prolongée dans les classes, où surtout se trouvent réunis un grand nombre de sujets; les longues et fortes contentions d'esprit, les occupations de cabinet, de bureau; en un mot, tout ce que détermine un état sédentaire : *Cabanis* a dit que trop d'ardeur aux travaux sédentaires engendre des maladies; l'exercice trop fréquent des organes génitaux, particulièrement ceux que la nature et la raison prohibent. Une des plus puissantes causes, ce sont les alimens. Ainsi, l'usage d'une nourriture peu abondante, des substances grasses, comme les huiles, le beurre, le lait, etc., peu nutritives ou de difficile digestion, qui par cela seul sont regardées

comme peu substantielles, peu réparatrices; cependant l'air extérieur, l'exercice, contribuent singulièrement à modifier ce dernier inconvénient. Le régime exclusivement végétal n'est pas très-convenable : il est bien reconnu aujourd'hui que plusieurs individus de ce règne n'ont pas la propriété d'engendrer les scrophules par une vertu essentielle, ainsi qu'on le croyait pour les farineux, tels que les pommes de terre et ceux que produit la famille des légumineuses; mais ils favorisent leur développement par le peu de parties nutritives qu'ils renferment. Le pain mal fermenté, mal fait et mal cuit, doit être regardé comme nuisible. Je montrerai enfin généralement les alimens que l'on doit prohiber, en désignant à peu près ceux qu'il est convenable de prescrire.

Le diagnostic de cette affection est facile : les symptômes sont si sensibles, qu'il est impossible de s'y méprendre. Les individus, considérés dans leur ensemble, présentent des formes arrondies; leurs tissus sont ou flasques ou tendus, mais cette tension dépend de la plénitude des cellules graisseuses, de l'engouement du système lymphatique, qui donne au tact une sensation particulière qu'il serait difficile de décrire. La peau est d'un blanc mat, polie, luisante; les cheveux, ordinairement de couleur claire, sont faibles, fins et peu épais; les ongles blancs, déviés, friables, rentrant souvent dans les chairs; les dents d'une blancheur remarquable, peu solides et faciles à s'écailler; la tête plus volumineuse que de coutume; les pommettes très-prononcées, larges et souvent recouvertes d'un rouge qui contraste avec la blancheur du visage; les ailes du nez, les lèvres, la supérieure surtout, très-développées et presqu'à l'état de turgescence; la langue plus épaisse, comme hypertrophiée; il en est de même des amygdales; la poitrine plus étendue; le ventre augmenté de volume, résonnant; d'autres fois n'offrant de signes que ceux que j'ai mis en tête de cet article. Du côté du moral, les malades peuvent se diviser en deux classes. Le caractère des uns a été si bien décrit par M. le professeur *Alibert*, qu'un seul mot ne doit être ni ajouté ni retranché. « Les scrophuleux ont, dit-il, l'âme très-active et très-passionnée;

« ils manifestent une aptitude singulière pour les travaux de l'esprit : « on dirait que leurs idées circulent avec plus de facilité dans les « circonvolutions, les anfractuosités du cerveau, ordinairement beaucoup plus dilatées et plus volumineuses chez ces sortes de malades, « ainsi que le démontre l'anatomie. » Les autres sont l'opposé; mous, engourdis, tristes, hébétés, ils se laissent aisément influencer. Les membranes muqueuses sont facilement irritables; de là leurs affections nombreuses : otites, ophthalmies fréquentes aiguës ou chroniques, coryzas, maux de gorge, gastrites, entérites, diarrhées, etc. Les fonctions des voies aériennes sont incomplètes; la circulation capillaire très-susceptible de produire des inflammations locales qui marchent rapidement vers une suppuration de longue durée. Les moindres indispositions occasionent de graves affections. Un léger rhume, dit M. *Andral,* engendre des catarrhes pulmonaires, qui ne cèdent pas toujours à une bonne méthode thérapeutique. Les fièvres sont, la plupart du temps, de mauvaise nature. Ils sont exposés à un nombre très-varié de maladies cutanées ; leurs excrétions modifiées portent un caractère qui leur est propre, l'acidité; leurs yeux sécrètent une plus grande quantité de chassie, les oreilles, de cérumen, ou suppurent. Les malades mouchent, crachent très-abondamment une matière grasse, épaisse, on dirait quelquefois purulente. Leurs sueurs, plus ou moins copieuses, répandent une odeur particulière très-forte ; les urines, en raison inverse des sueurs, sont plus aqueuses et dépouillées de quelques-uns de leurs principes. Quelques névroses, telles que l'amaurose, les duretés d'oreille, la surdité, etc., s'observent quelquefois chez eux. Enfin les tissus glandulaire, fibreux, cartilagineux, osseux, sont le plus souvent affectés.

Lorsque l'on ouvre le cadavre des scrophuleux, on trouve le sang plus aqueux, moins rouge : les glandes lymphatiques engorgées, dures, squirrheuses, souvent purulentes, remplies de concrétions calcaires, quelquefois ulcérées; les os sont plus tendres, plus friables, ce qui explique très-bien leur fracture fréquente, et leur plus longue guérison ; on a trouvé le cerveau plus pâle et moins consistant. Le

poumon est parsemé de tubercules d'un volume varié, qui lui donnent un aspect marbré; on en a vu souvent dans le foie, le pancréas, et presque toujours en même temps dans le mésentère. Les chairs sont pâles, flasques et facilement déchirables; les articulations, surtout les diarthrodiales, sont comme engorgées; la synovie y est plus épaisse, plus abondante; quelquefois elle s'y trouve en défaut: alors les membres s'ankylosent, ils sont entourés d'un tissu blanc, pâle, serré, qui paraît être de nature particulière, etc. Il n'est pas besoin d'observer que toutes ces altérations ne se trouvent pas réunies sur le même individu.

Le degré d'intensité de la maladie, son ancienneté, et les parties attaquées, doivent fixer le praticien sur le prognostic qu'il portera. Il ne faut pas qu'il oublie la susceptibilité qu'ont les sujets affectés de ce vice à contracter un grand nombre de maladies, qui par cela seul seront compliquées, et par suite plus difficiles à détruire. Se prononcer pour une heureuse ou malheureuse terminaison serait une conduite blâmable et téméraire. On sait en effet combien résistent aux meilleures médications des engorgemens glandulaires qui semblent peu de chose, et la disparition comme par enchantement de certains autres, sur lesquels le médecin aurait pu porter un prognostic défavorable, puisqu'on en a vu se dissiper à la suite de violens emportemens, d'un exercice et du développement de vives passions. On ne doit augurer rien de bon lorsqu'une maladie, déjà fâcheuse par elle-même, viendra se joindre aux scrophules. Point de règle; la prudence seule doit guider le jugement.

Les scrophuleux doivent vivre dans une atmosphère plutôt sèche et chaude qu'humide et froide, où l'air soit libre, vif et pur. M. *Broussais* a remarqué que dans nos campagnes en Belgique et en Hollande, plusieurs soldats, chez qui le système lymphatique prédominait, furent atteints et une partie mourut de phthisie tuberculeuse, et qu'aussitôt qu'ils changèrent de climat, cette maladie devint plus rare; elle diminua et guérit même chez quelques-uns dès qu'ils eurent un peu séjourné en Italie. Ainsi la campagne, le sommet d'un co-

teau, les montagnes, pendant la belle saison, leur conviennent beaucoup. Ils ne doivent pas négliger les promenades, surtout celles du matin dans les champs, dans les bois remplis de plantes qui sans cesse exhalent leur odeur aromatique ; la chasse, l'équitation, la danse, les armes, la gymnastique, les voyages, ceux de mer en particulier sont les meilleurs ; l'exposition des tumeurs aux rayons solaires, les vêtemens chauds, etc. Il faut que leur sommeil ne soit ni trop prolongé, ni trop court, que l'air se renouvelle ou circule librement dans leur appartement. Point de lit de plumes, point de couche trop molle, mais des matelas de crin peu flasques, sur lesquels on peut mettre des plantes odorantes. Quelques auteurs ont conseillé le mariage de bonne heure : ce conseil est-il bien indiqué? Ces malades éviteront, autant que possible, les idées tristes de l'âme, les chagrins, les ennuis; ils exerceront les professions qui demandent le plus d'activité, se livreront à des occupations variées, à celles surtout qui leur conviennent le mieux et qui n'exigent pas les travaux de veille.

Si l'on examine les médicamens qui tour à tour ont été employés dans le traitement de cette affection, et qu'on les additionne, on aura une somme totale qui compose la thérapeutique tout entière. Chaque règne de la nature a été, pour ainsi dire, épuisé ; on a bien fait plus, puisque l'on a emprunté le secours de quelques agens qui n'appartiennent à aucun d'eux. Énumérer ici chaque substance et l'efficacité qu'on a cru y trouver, serait entreprendre des détails trop longs et peut-être ennuyeux, mais toujours inutiles, puisque l'on est revenu de certaines illusions qui s'étaient accréditées par des expériences pas assez souvent répétées ou mal observées. Les toniques, les amers, les aromatiques, qui renforcent les tissus; les stimulans, les excitans qui réveillent leur sensibilité comme engourdie, ont été de tout temps reconnus, par les praticiens, comme bons antiscrophuleux : ainsi l'on s'est toujours bien trouvé de l'emploi de l'absinthe, de l'écorce de cannelle, d'oranger, ou du houblon, cochléaria, beccabunga, cresson; du quinquina, de la gentiane, bardane, douce-amère; de la digitale, sauge, camomille, germandrée; de la ciguë, etc., etc. Quelques

sels ont produit de bons effets. *Peyrille* a composé un élixir, en faisant dissoudre une once de carbonate d'ammoniaque dans une livre d'infusion de gentiane. D'autres ont conseillé l'hydrochlorate d'ammoniaque, à la dose de deux gros à une once dans une pinte de tisane de houblon édulcorée avec le sirop antiscorbutique. M. *Alibert* a fait des pilules avec l'extrait de genièvre, de gentiane, le savon médicinal, la petite centaurée. Les préparations sulfureuses ont donné des résultats très-satisfaisans; de ce nombre sont les eaux minérales artificielles ou naturelles prises en bains, douches et boissons. Les mercurielles ont été mises en usage sous forme de friction, fumigation, solution, ou pilules; M. *Pinel* s'en est bien trouvé chez les enfans dont les parens avaient été atteints de syphilis, ou chez ceux qui étaient en même temps syphilitiques : celles de fer, d'antimoine, ont été suivies de bons succès. La diète animale est préférable à toute autre. La nourriture par la viande des jeunes animaux n'est pas celle qui convient le mieux aux scrophuleux, mais bien de ceux qui sont déjà formés, tels que le bœuf, mouton, gibier, viande noire, etc.; elles rendent, dit un auteur d'hygiène, au système glandulaire toute son énergie vitale et fonctionnaire; le bon vin, les liqueurs, le café, pris avec modération. Enfin on a employé l'électricité. « Elle doit être appli-« quée, dit M. *Broussais*, avec lenteur, et en petites doses. Elle aug-« mente la mobilité et la force musculaire, active la circulation, au « point de rendre le pouls plus fréquent; elle ranime l'absorption « avec tant d'énergie, que les engorgemens lymphatiques se sont « quelquefois dissipés dans l'espace de quelques minutes. » Dois-je parler du magnétisme, du perkinisme? On les a cités seulement parce que l'on s'en est servi.

Tous ces moyens appartiennent au traitement général; l'affection peut ne se montrer que localement; il n'est pas mauvais d'avoir recours à des applications locales. Assez ordinairement il se présente à l'extérieur des engorgemens glanduleux d'un volume plus ou moins considérable, qui font craindre la formation de quelques abcès, lesquels s'ouvrent et donnent lieu à des ulcères à bords irrégulièrement

découpés et calleux, longs à guérir, fournissant un pus *sui generis*, se fermant par une cicatrice froncée, recouverte d'une membrane mince, lisse, facile à s'ulcérer, de couleur rouge pendant quelque temps, et qui finit par devenir pâle, blanchâtre. Lors donc qu'on aura de pareils malades à traiter, le premier soin est de tenter la résolution, et pour cela, outre le traitement intérieur, on a recours à des topiques. Lorsque la tumeur n'est pas ulcérée, on peut la recouvrir avec un emplâtre de Vigo c. m., la frictionner avec les oxides du même métal, y appliquer la ciguë, la digitale sous forme de cataplasme que l'on renouvelle deux fois par jour; l'asperger souvent avec une solution d'alcali volatil ou d'hydrochlorate de soude, y entretenir une douce chaleur au moyen de la flanelle, l'exposer le plus souvent possible aux rayons solaires. Si la résolution ne s'opère pas, que la tension augmente, que la suppuration se manifeste, il faut appliquer des cataplasmes émolliens maturatifs, ouvrir les abcès avec la lancette ou le bistouri, évacuer la matière, et panser avec des plumasseaux enduits d'une couche mince d'onguent de la mère, de styrax ou bien de cérat légèrement mercuriel; tous les matins, on doit étuver et injecter la plaie avec une décoction de quinquina ou un peu d'eau-de-vie camphrée, ou du vin tiède. Les cataplasmes de digitale, de ciguë, conviennent encore dans ce cas; il peut se faire que le développement de la tumeur, activé par une cause extérieure, comme, par exemple, un coup ou une violente agitation, augmente rapidement et présente tous les symptômes de l'inflammation. Rien de mieux indiqué que les sangsues autour de la tumeur, en nombre proportionné à son volume : après leur chute, des cataplasmes émolliens. Ces derniers caractères combattus, on agit comme il est dit plus haut.

Il ne m'appartient pas ici de faire l'historique d'une substance nouvellement découverte, reconnue comme spécifique pour le goître, et que l'on peut presque regarder comme telle pour les scrophules : je veux parler de l'iode. Son emploi méthodiquement administré a produit des effets on peut dire merveilleux. Ses préparations sont les suivantes : 1°. l'eau minérale iodée en trois proportions : le n°. 1^er^. con-

tient un demi-grain ; le n°. 2, un grain ; le n°. 3, un grain et demi par livre d'eau distillée; et, comme ce dernier liquide est de difficile digestion, on ajoute douze grains de chlorure de soude, et on édulcore avec un sirop. 2° La teinture, qui consiste à faire dissoudre quarante-huit grains d'iode dans une once d'alcohol à 35°. 3° Un demi-gros d'hydriodate de potasse dans douze gros d'axonge constitue la pommade hydriodate ; et si l'on y ajoute de l'iode, on a la pommade hydriodate iodurée. 4° Le proto et le deuto-iodure de mercure.

On administre l'eau iodée en donnant dans les premières journées une demi-livre du n°. 1^er^ ; trois ou quatre jours après, une livre; puis on passe au n°. 2, et en dernier lieu au n°. 3. Si l'on se sert de la teinture, les premières doses sont de quatre à six gouttes dans un verre de véhicule : on augmente progressivement jusqu'à vingt ou vingt-cinq gouttes. Veut-on employer l'iode à l'extérieur, on passe une couche très-peu épaisse de la teinture sur l'engorgement, au moyen d'un pinceau ; ou bien on le frictionne doucement tous les soirs avec l'hydriodate de potasse. On panse les ulcères avec des plumasseaux enduits de la même pommade. Si la scrophule est compliquée de syphilis, l'iodure de mercure est préférable à toute autre préparation.

L'iode jouit d'une action fort énergique. Plus un tempérament est lymphatique, moins on a à redouter ses effets irritans : il ne faut pourtant pas dépasser la dose d'un grain à un grain et demi par jour, et être fort prudent pour son administration chez les sujets très-jeunes, très-sensibles, surtout chez les jeunes filles. Ainsi le tempérament, l'âge, le sexe doivent guider la main du praticien.

Lorsqu'on veut obtenir la résolution des tumeurs par les préparations iodées, il faut qu'il n'existe pas la moindre inflammation sur la partie; car elle serait violemment augmentée par la présence de ce médicament ; la suppuration en serait le résultat ; le pus, à la vérité, est louable, et la cicatrice se ferme assez promptement. Pendant le traitement, il faut que les malades évitent de prendre des alimens trop épicés ou trop excitans; on doit leur prescrire des toniques, un régime doux, des boissons mucilagineuses, des bains. L'iode produit

très-souvent des effets particuliers. Les premiers jours, il y a chez quelques sujets expectoration, sans toux, sans altération des gencives ni de l'haleine. Le plus fréquemment, l'énergie et l'appétit sont augmentés, effet très-précieux, en ce qu'il permet de donner une plus grande quantité d'alimens : cela prouve d'ailleurs que l'organe digestif est en meilleur état ; il agit assez puissamment sur l'appareil urinaire et sur le muqueux intestinal, à la manière de diurétique et de purgatif. Il est des sujets, et les femmes surtout, qui éprouvent des maux d'estomac, que l'on combat facilement par une légère décoction de quinquina. L'iode ne produit point de maladies ; les premiers jours, les sujets se sentent faibles, tremblans de leurs membres ; ils sont accablés : cet état, qui n'arrive pas toujours, n'est pas de longue durée. Après un certain temps, on suspend l'usage de l'iode, pour le reprendre une quinzaine de jours plus tard.

On a mis en usage deux méthodes : celle du traitement par les toniques et par celui des préparations iodées : l'une et l'autre médication a eu de bons succès. Comme la seconde n'exclut pas entièrement la première, il est assez rationnel de les mettre en même temps toutes les deux à contribution, en observant toutefois les lois de la prudence ; mais celle qui sans contredit a le plus d'action, est l'iodée, puisque seule elle a donné des résultats incontestables et les plus avantageux.

FIN.

HIPPOCRATIS APHORISMI.

I.

Laxi tumores, boni; crudi verò, mali. *Sect.* 5, *aph.* 67.

II.

Plurimæ quidem affectiones in pueris judicantur, aliæ in septenis... aliæ in... quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circa pubertatem, aut in fœminis circa menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Sect.* 3, *aph.* 28.

III.

Morbi autem quilibet fiunt quidem in quibuslibet anni temporibus; nonnulli verò in quibusdam ipsorum potiùs et fiunt et exacerbantur. *Ibid.*, *aph.* 19.

IV.

Naturarum aliæ quidem ad æstatem, aliæ verò ad hyemem benè aut malè constitutæ sunt. *Ibid.*, *aph.* 2.

V.

Morborum alii ad alios benè aut malè se habent, et ætates quædam ad tempora et regiones et victus. *Ibid.*, *aph.* 3.

VI.

Omnia secundùm rationem facienti, et non secundùm rationem evenientibus, non transeundum ad aliud, manente eo quod visum est ab initio. *Sect.* 2, *aph.* 52.